

## Bella Ciao Istanbul de Pierre Fréha : journal d'un révolutionnaire malgré lui

Paru ce 9 janvier aux éditions Most, le livre « Bella Ciao Istanbul » est un roman réaliste et polémiste, entièrement rédigé à la première personne. Son auteur, Pierre Fréha est un écrivain français originaire d'Alger. D'ailleurs, l'artiste a également participé à la création d'un article publié dans le célèbre journal « Le Monde » à l'occasion d'un hors-série au nom évocateur : « Où va la Turquie ? » sorti en novembre 2021. Le titre « Ma vie dans un quartier conservateur d'Istanbul » permet d'établir aussitôt le lien entre la vision dépeinte par son narrateur et le parcours de vie derrière le projet achevé « Bella Ciao Istanbul ». Avec pour arme la connaissance du terrain, Pierre Fréha ne mâche pas ses mots, c'est le moins qu'on puisse dire. Grâce à un style percutant, voire vulgaire, l'auteur ne compte pas faire dans la dentelle. Parce qu'il souhaite exploiter son personnage principal excédé et défini par une rancœur profonde, le texte est truffé d'injures. Cette stratégie d'écriture permet de happer

la cible, en donnant un côté très authentique au thème traité. Est-ce vraiment une fiction, puisque le sujet géopolitique de la Turquie est une réalité ? Tout d'abord, il est important de noter que le roman « Bella Ciao Istanbul » ne se destine pas à tout le monde. En effet, compte tenu de son bord politique très affirmé, réactionnaire et radical, ce type de découverte n'a pas pour but de divertir un lectorat, qui souhaite passer un instant de détente, à s'échapper de la cruauté de l'univers entre les pages d'une aventure féerique.



Dans ce roman épais riche en épisodes qui se suivent avec fluidité, l'auteur présente le quotidien d'un expatrié français d'origine serbe, qui habite à Fatih le quartier historique et même traditionnel. En outre, ce quartier central est connu pour son conservatisme et ses nombreux monuments comme Sultanahmet ou le Grand Bazar. A l'été 2020, le monde entier s'est étonné de voir la fameuse Basilique Sainte-Sophie, héritage Byzantin, transformée en mosquée, elle qui avait longuement servi de musée aux touristes. L'annonce du président turc islamocconservateur Erdogan avait fait des vagues. Une décision forte, qui appuie la domination du chef d'État. Cet épisode est également traité

dans ce roman, où le personnage principal semble souffrir d'une peur constante. Paranoïa et haine viscérale de ce pays qui l'a tant fait fantasmer quelques années auparavant, Danilo Brankovic est déçu. Cette trahison se transforme en sentiment d'injustice : celui qui se définit comme éternel étranger devant les administrations atteint un point culminant de « ras-le-bol ». Dès les premières pages, le lecteur est soufflé par cette colère, cette soif de liberté dans une nation où s'en prendre à d'éminentes représentations de l'État est passible de prison. Après une altercation à l'aéroport avec une compagnie, celui-ci s'insurge : il en vient à évoquer les épisodes les plus controversés de l'Histoire de la Turquie et de l'Empire ottoman. Sur la table, il balance de vives critiques sur l'irresponsabilité de la présidence à fermer les yeux sur le traitement des Grecs, Arméniens, etc. La citation suivante fait mouche : « Seuls les touristes défendent la Turquie. Ils se repaissent de ses monuments, de ses simits, de ses mosquées, de ses bazars et de son Bosphore. Les autres s'interrogent. »

Mais que vaut la parole d'un migrant, qui pourrait simplement retourner chez lui, en Europe ?

L'intervention de policiers à son domicile bouscule tout. Plutôt que d'apaiser cette haine et cette soif de vengeance qui s'accroît de jour en jour, Brankovic cherche la personne qui l'a dénoncé aux autorités. En pleine pandémie mondiale, le discours du narrateur ne manque pas de panache. Ouvertement provocateur, celui-ci fait souvent

preuve d'une mauvaise foi extrême, développant une critique virulente à l'égard du gouvernement mais aussi envers les Turcs, pointés du doigt comme des instruments de la dictature en place. Au cours de ses nombreuses balades, le lecteur découvre la ville d'Istanbul, avec notamment le quartier de Balat où Danilo déplore une tentative perpétuelle d'effacer le passé, avec une image et des propos qui choquent et interrogent : « Gommer le passé, le faire oublier. Tuer la mémoire collective. »

Pris d'une frénésie constante, l'intégralité du texte se concentre autour de cette soif de résistance, mêlée à un sentiment de crainte exacerbé. Ligne téléphonique bloquée, rencontres avec des personnages, dont une est même traitée de « collabo » ... Ce livre ressemble à une histoire d'amour qui aurait très mal tourné. En idéalisant ce pays, le narrateur en vient à maudire ce concept. Une perception profondément ancrée aux mouvements anarchistes, que l'État turc désire tant faire taire, au gré de manifestations sanglantes et niées. Une plongée en eaux sombres qui appelle à une réflexion critique de la critique elle-même : qu'est-ce qu'un peuple uni, sinon une multitude de discours en dysharmonie ? Et cette généralité, cette attitude narcissique qui transparait en ce protagoniste furieux, n'est-ce pas l'ironie de constater que l'on ressemble parfois à ce que l'on cherche précisément à combattre ? Une lecture coup-de-poing, qui se destine avant tout aux personnes familières avec le sujet traité.